



La Bicicleta Latina : un an à vélo en suivant la Cordillère des Andes (2/2)

par Coralie Le Rasle

(suite du texte publié dans le crampon de février 2012)



Peut-être que ce rêve a commencé en 1996, lorsque j'ai lu « On a roulé sur la Terre », (...)

Le trajet

J'ai commencé mon périple en avril 2011 en Colombie, j'ai ensuite traversé l'Équateur, le Pérou, la Bolivie puis en alternance le Chili et l'Argentine. En tout, j'ai pédalé 10 227 km.

Voici quelques uns de mes plus beaux souvenirs.

En Colombie

J'ai atterri à Bogotá, une ville tentaculaire à 2600 mètres d'altitude. Il y pleut beaucoup au mois d'avril et les températures sont fraîches le matin.

J'avais l'intention de partir à Medellin en vélo, un dimanche matin, lorsque les artères principales sont réservées aux sportifs. Comme je l'ai raconté précédemment (*voir Crampon de février 2012, nldr*), c'est à ce moment là que l'on m'a dépouillé de toutes mes affaires. J'ai fait l'erreur de faire confiance à un cycliste qui prétendait m'aider en m'emmenant dans son magasin de sport où j'aurais pu louer du matériel d'escalade le mois suivant (j'avais prévu de repasser à Bogotá).

Je l'ai suivi dans des rues où il n'y avait plus personne. Mise en confiance par l'accueil reçu lors de ma première semaine à Bogotá, j'en ai oublié les règles de sécurité de base et trop naïve, je n'ai pas osé écouter la sensation d'insécurité que j'ai ressentie à ce moment-là. L'homme a pesé mon vélo, il a voulu l'essayer et est parti à toute vitesse avec. J'ai mis quelques longues secondes à réaliser ce qu'il se passait. De longues secondes qui lui ont permis d'aller bien loin. Ce n'est que bien plus tard que j'ai réalisé que j'avais vraiment eu de la chance et que ça aurait pu bien mal terminer. Mais que faire maintenant ? Était-ce un signe du destin qui m'indiquait que cette entreprise était décidément trop dangereuse pour une femme seule ? Était-ce un simple avertissement qui m'apprenait à être plus vigilante ? Allais-je continuer ou fallait-il renoncer ? Le lendemain j'ai vu un film : « Evo » qui retrace l'accession au pouvoir d'Evo Morales en Bolivie.

Sur l'une des scènes on aperçoit deux cyclistes sur l'Altiplano : c'était ça ce que je voulais vivre, découvrir les grands espaces sur mon vélo. J'ai alors réalisé que mon rêve était bien plus grand que mes doutes et j'ai décidé de poursuivre mon voyage, avec moins de moyens, peut être donc moins longtemps mais je voulais vivre cette aventure.

Cinq jours plus tard nous partions, une amie et moi, pédaler le long des côtes caraïbes pour arriver à Carthagène, une jolie ville coloniale pleine de couleurs. Ces régions sont principalement habitées par des descendants d'esclaves ayant fui les grandes exploitations du centre du pays. La culture est très différente de la nôtre, plus machiste, très bruyante : les haut-parleurs crachent du Vallenato ou de la cumbia toute la journée, nous ne sommes pas toujours bien accueillies. On voit beaucoup d'hommes palabrer ou travailler dans les bananeraies, les femmes semblent être toujours à la maison, on ne les voit jamais.

Après un mois en Colombie, Alexis est venu me retrouver. Je l'avais rencontré un an auparavant au Brésil, par l'entremise du Gums ;-) et nous avons décidé de faire un

bout de chemin ensemble. Quand il est arrivé, nous sommes allés grimper à Suesca, une falaise réputée au pied de laquelle le train passe deux fois par jour. Nous n'avions que nos chaussons et nos baudriers. On m'avait parlé d'un certain Mateo, grimpeur acharné qui pourrait nous indiquer où trouver du matériel à louer. Nous avons longé la paroi en demandant à chaque grimpeur s'il ne connaissait pas un Mateo. De fil en aiguille, nous voici à faire connaissance de ce Mateo et ses amis. Nous discutons un bon quart d'heure, au moment où ils devaient rentrer à Bogotá, Mateo nous dit : « Eh bien je vous laisse ma corde et mes dégaines, rappelez-les à Bogotá dans quelques jours ! » La générosité des Colombiens nous laisse incrédules : prêterions-nous notre matériel à un presque inconnu au bout de 15 minutes de conversation ? Évidemment, nous les avons invités au resto à notre retour !

Début mai, nous avons enfourché nos vélos et mis cap vers Quito, en Équateur. Les paysages traversés étaient à la hauteur de ce que l'on m'avait dit et l'empressement des Colombiens pour nous faire découvrir et aimer leur pays m'a vite fait oublier les débuts moins plaisants.

En Équateur

L'Équateur est un tout petit pays, qui comprend tous les écosystèmes sud-américains : de la jungle amazonienne à la forêt pluviale côtière, en passant par la haute montagne et le désert. Les Équatoriens m'ont paru extrêmement accueillants. Nous avons pédalé au pied des volcans culminant à plus de 5 000 mètres.

Pour les Équatoriens qui vivent au milieu de volcans encore actifs, ces montagnes sont sacrées et sexuées : on reconnaît les volcans masculins à un petit arbuste qui pousse sur ses pentes, les volcans féminins en sont dépourvus. Chaque volcan mâle est accompagné d'un volcan femelle. Ainsi, le Cayambe est masculin et non loin de là, le volcan Imbabura, féminin, est sa compagne. De la même façon, le toit de l'Équateur, le Chimborazo est surnommé le « père » tandis que plus au nord, le Tungurahua (un volcan

qui est en éruption depuis mai 2010) est la « mère ».

Un des très beaux souvenirs de l'Équateur est l'ascension du Cotopaxi à 5897 m d'altitude, atteint en 4 heures ! Nous sommes partis les derniers du refuge (à 4800 mètres d'altitude) à 1h30 du matin et arrivés les premiers au sommet pour le lever du soleil à 5h30. Évidemment, nous étions acclimatés et venions de pédaler 1500 km, ça aide...Le glacier était splendide à la descente, très crevassé et bleu ! A 8 h, la journée était déjà finie !

Au Pérou

J'ai vécu quelques très beaux moments lors de la remontée vers la Cordillère blanche avec d'autres cyclistes rencontrés en route : quatre jours pour partir du niveau de la mer et pédaler jusqu'à 3200 mètres d'altitude, en suivant un canyon très encaissé : le canyon du canard (cañon del Pato, ça sonne mieux en espagnol). J'ai tellement aimé Huaraz (c'est un peu le Chamonix péruvien) que j'y suis restée 3 semaines ! Là-bas les treks sont magnifiques, j'ai retrouvé Alexandra et Julien (gumistes grenoblois) et nous avons marché 3 jours au pied de fabuleux sommets en suivant plus ou moins le fameux trek de Santa Cruz.

J'ai grimpé dans un lieu magique tenu par des gens magiques, à 4 300 mètres d'altitude : Hatun Machay entre la Cordillère Blanche et la Cordillère Huayhuash : un refuge gardé accueille les grimpeurs, de nombreuses voies de tous niveaux ont été équipées.

J'ai aussi gravi un sommet d'où la vue sur toute la cordillère était splendide : le Vallunaraju, à 5686 m. Pour la grimpe et l'andinisme, je n'avais aucun matériel (je m'étais débarrassé de mes chaussons, cela ne valait pas le coup de les transporter pour les utiliser une fois tous les 36 du mois), je

louais ce qu'il fallait dans des agences que l'on trouve facilement dans les villes touristiques comme Quito ou Huaraz.

Un peu plus au sud, mon frère est venu me rejoindre. Nous l'avons équipé et sommes partis sur l'une des routes vallonnées de la cordillère des Andes : à trois reprises nous avons grimpé des cols à plus de 4000 mètres en redescendant à chaque fois à moins de 2000 mètres...cette route entre Huancayo et Abancay est hors des sentiers battus, les rencontres y furent très belles. Nous sommes ensuite arrivés à vélo au Machu Picchu ! En contournant les montagnes par l'Est, nous sommes descendus au niveau de la jungle amazonienne, puis avons rejoint le Machu Picchu en pédalant le long des rails du train qui déverse chaque jour ses centaines de

touristes, ce qui était formellement interdit, cela nous a valu un peu d'adrénaline !

J'ai ensuite pédalé sur l'Altiplano, seule jusqu'à La Paz en passant par le lac Titicaca. Immense, véritable bassin de vie, il a parfois des allures de Mer Méditerranée, même s'il est à plus de 3800 mètres d'altitude.

En Bolivie

A La Paz, Alexis est revenu me voir. Cette fois pour deux mois ! La ville est idéalement





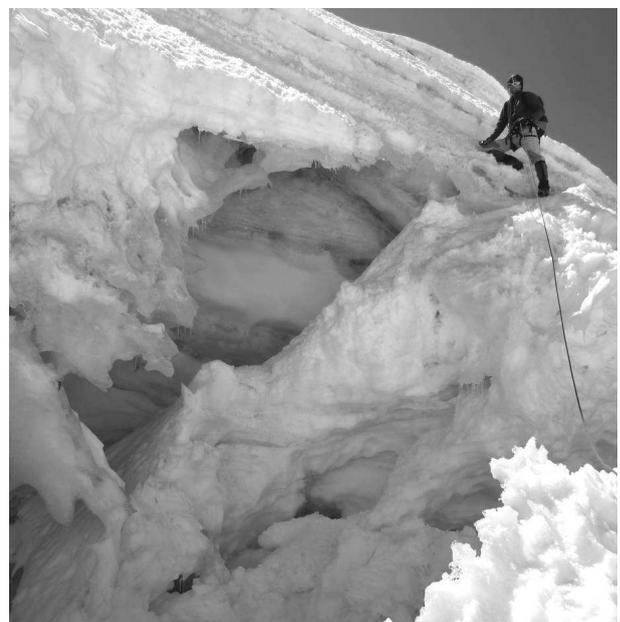
située au pied de la cordillère royale et aux portes de la forêt amazonienne. Les rencontres ont été fabuleuses et nombreuses ici. J'ai grimpé mon premier 6000 m : le Huayna Potosi, en fin de saison, le glacier était sublime mais particulièrement risqué. En plus j'avais eu la très mauvaise idée de manger une salade au restaurant la veille du départ, c'était un restaurant assez chic, mais il ne valait mieux pas tenter, mon estomac n'a pas apprécié ! Si bien que cela a compliqué l'ascension. Nous sommes partis du refuge à deux heures du matin, nous avons suivi l'ancienne trace, celle qu'Alexis avait l'habitude de suivre 7 ans auparavant quand il habitait à La Paz. Mais le glacier avait beaucoup changé et nous nous sommes retrouvés au milieu d'un champ de glace toute crevassée, peu rassurante. Nous sommes finalement arrivés à 8h30 au pied du sommet déneigé. Cela fait quelques années que la neige disparaît du sommet en fin de saison. Malgré mon inconfort intestinal et mon manque d'assurance sur cette arrête, Alexis a réussi à m'inciter à continuer (ou à me traîner ?) jusqu'au sommet. Le retour aussi a été épique, il était un peu tard, le glacier avait bien fondu et les sauts de crevasses commençaient à être vraiment délicats... La réception du dernier saut se faisait sur une dentelle de glace au-dessus du vide.... Ouf, nous sommes bien rentrés et les photos sont plutôt incroyables !

Nous avons ensuite pédalé pendant 36 jours dans les déserts de sable et de sel de l'ouest et du sud de la Bolivie, du Chili et de l'Argentine. Les montagnes ont des couleurs surnaturelles dans ces contrées volcaniques (du jaune, du blanc qui n'est pas de la neige,

du rouge), parfois la terre fume, parfois l'eau jaillit du sol à 45 °C et il est bien bon de s'y baigner alors qu'il fait -10°C dehors ! On y croise aussi beaucoup d'animaux : de majestueux flamants roses, de drôles de viscaches (un « croisement » entre le lapin et le kangourou), une multitude de vigognes. Je n'ai toujours pas bien compris comment ils se nourrissaient alors qu'il n'y a que du sable et du sel ! Les bivouacs étaient frais dans ces régions (jusqu'à - 12°C dans la tente au réveil) mais inoubliables : essayez donc de planter la tente sur le sel avec un vent à 80 km/h !!

Un jour, j'ai senti le souffle d'air d'une explosion entre mes jambes, mon pneu arrière avait explosé ! Il a fallu parcourir les 20 km restants tant bien que mal puis recoudre le pneu à l'aide d'une ficelle et d'une aiguille de cordonnier qu'un guide m'a offert pour l'occasion. J'ai colmaté l'intérieur et l'extérieur du pneu avec des bandes de chambres à air, cette installation a tenu encore 500 km de pistes !

Trop épuisés pour forcer sur les pédales, nous poussions parfois le vélo, il faut sans cesse trouver la force et la motivation pour avancer. En plus de la difficulté des routes et du climat, il fallait transporter la nourriture et l'eau pour plusieurs jours. Mais nous apprécions d'autant plus la beauté des paysages et leurs surprises quand ils sont difficiles d'accès ! L'expérience humaine dans ces moments est très forte : nous nous



épaulions l'un l'autre, nous nous motivions pour avancer et nous arrivions à renouveler ensemble notre curiosité face à la nature et l'aventure.

Le soir nous plantons la tente avant la tombée de la nuit et du froid glacial. Souvent Alexis préparait un merveilleux dîner toujours à base de soupe déshydratée (la tomate est notre préférée), pendant que j'économisais mes dernières forces en attendant que ce soit prêt ! Il faut dire que généralement, à la fin de la journée, mon compteur indiquait une heure de plus sur les pédales que celui d'Alexis, qui, lui, avait donc fait une heure de pause en plus...

Je me suis rendue compte du bonheur et de l'apaisement que procurent l'eau, la verdure



et les animaux lorsque nous sommes arrivés en Argentine ! J'étais toute émue de voir la moindre mouche, un oiseau !

Nord de l'Argentine

A nouveau seule, j'ai vraiment trouvé le nord de l'Argentine difficile : très sec, très chaud, venteux, des routes à perte de vue. Mais aussi des couleurs de roches incroyablement rouges, ocres et jaunes ! La région viticole entre Cafayate et Mendoza vaut le détour : cactus et vignes se disputent l'eau qui descend des montagnes.

Patagonie

Depuis Bariloche, je suis partie seule sur les routes mythiques de la Patagonie argentine et chilienne : la Ruta 40 et la Carretera Austral.

La volonté fait avancer. Malgré la pluie 6 jours d'affilée, j'ai parcouru 1300 km en 21 jours sur une route de terre qui monte et qui descend sans cesse et droit dans la pente. Je transportais ma nourriture et buvais l'eau directement dans les ruisseaux ! Le plus dur était de partir le matin quand il pleuvait et que je me réveillais flottant sur mon therm-a-rest

Pour aller plus loin, je vous invite à consulter mon blog www.labicicletalatina.com

Pour les récits des ascensions :

En Equateur, le Cotopaxi

<http://www.labicicletalatina.com/2010/06/09/deux-semaines-a-quito/>

Au Pérou, le Vallunaraju

<http://www.labicicletalatina.com/2010/08/07/parenthese-a-huaraz/>

En Bolivie, le Huayna Potosi

<http://www.labicicletalatina.com/2010/10/07/quelques-semaines-paceniennes/>





transformé pour l'occasion en radeau de fortune. Mais là aussi, les paysages étaient époustouflants et les rares personnes rencontrées très sympathiques : un soir, après une longue journée de pluie, une famille paysanne m'a hébergée, offert du fromage et du pain maison, un bon lit tout propre et m'a permis de sécher mes affaires près du poêle. Un autre jour, au pied d'un glacier suspendu, un garde-parc s'est plié en quatre pour me dégoter le meilleur emplacement où camper et m'a fait payer moitié prix. Après une longue journée d'efforts, on apprécie beaucoup toutes ces petites attentions qui vous réconfortent !

Sur cette route loin de toute grande ville, je croisais relativement beaucoup de cyclistes européens, américains ou argentins qui rêvent de grands espaces (environ une dizaine par semaine). C'est vrai que le paysage est exceptionnel : des glaciers surplombent la route, les eaux des fleuves et



des lacs sont turquoise ou blanches, je pédalais au milieu d'immenses étendues encore sauvages. Mais aujourd'hui encore j'ai du mal à comprendre pourquoi autant de

cyclistes s'aventurent sur cette route que j'ai trouvée très difficile car extrêmement abrupte et avec des conditions climatiques ardues.

A la pluie du côté chilien a succédé le vent du côté argentin, un vent qui fini par rendre fou tellement on lutte toute la journée, un effort presque vain tant on n'avance pas et tant les nerfs sont mis à rude épreuve. Je crois bien que ce sont les moments les plus difficiles que j'ai vécus. Lutter contre le vent, lutter contre soi-même, avancer coûte que coûte, contrôler son vélo pour ne pas être emportée de l'autre côté de la route, trouver un moment de répit pour déjeuner, braver la tôle ondulé sur la piste...je ne comprenais plus l'intérêt qu'il y avait à continuer. Pourquoi d'autres



cyclistes s'acharnaient à pédaler coûte que coûte ? Où est la frontière entre l'effort vertueux et le masochisme ? Je n'avais pas réponse à ces questions, la seule chose que je savais était qu'avant de devenir folle, je préférais attendre quelques jours que ça se calme peut-être ou faire du stop...là sont les limites du vélo...et les miennes !

J'ai fait une infidélité à mon vélo pendant quelques jours pour faire le tour du massif des Torres del Paine à pied, magnifique parc au sud du Chili avec des amies françaises qui étaient venues me retrouver. Nous avons bouclé la boucle en 5 jours. Ce parc est à la hauteur de sa renommée : la beauté des paysages est à couper le souffle, malheureusement l'affluence y est extrême.

Quelques semaines après j'arrivais à Ushuaia, le bout de ma route à vélo. L'émotion a été très forte à ce moment là, je

réalisais tout-à-coup que j'arrivais au bout du chemin, que le voyage que j'avais imaginé et vécu pendant si longtemps était arrivé à son terme. J'ai été submergée par une immense tristesse mêlée à une joie intense d'avoir parcouru cette route, d'avoir réussi ce chemin seule ! Je revoyais des milliers d'images accumulées dans ma tête, je repensais à toutes ces personnes croisées et que je ne reverrais peut-être jamais, à tous ceux qui m'attendaient, qui étaient inquiets mais fiers

en même temps. J'ai couru au premier cybercafé pour appeler mes proches et, en leur annonçant que j'étais arrivée, j'ai fondu en larmes. Etaient-ce des larmes de joie ou de tristesse ? Certainement un peu des deux... Triste de quitter ces pays traversés et ce monde des voyageurs où je m'étais sentie si bien, j'étais aussi impatiente de retrouver ceux que j'aimais ! Il ne reste plus qu'à commencer une nouvelle aventure !

Vous trouverez un autre récit de ce voyage dans le numéro de juin du magazine Carnets d'Aventures consacré aux femmes qui voyagent seules. Carnets d'Aventures est le magazine des passionnés de voyages nature, non motorisés et avec bivouac, dont j'ai rejoint l'équipe avec Alexis. Je n'aurais pu imaginer meilleur rebondissement ! A pied, à vélo, à cheval, en canoë, en cordée... tous les moyens sont bons pour parcourir les chemins de France et d'ailleurs tant qu'ils fonctionnent à l'huile de coude ! À très bientôt en kiosque ou sur internet www.expemag.com. Vous pourrez aussi, dès le numéro de juin, consulter le magazine à la perma du Gums.



Rubrique mode



Adoptez la wilderness attitude

Goupillez des bivouacs nature

Emmitoufflez-vous dans de chouettes duvets



Illustration goupil : Gustave Tenggren 